

Tiré de mon livre [Les Braconniers d'Eau Douce](#), cette amusante et réelle histoire m'a été racontée par le commandant Moron et par Laborderie, le gros gendarme.

Léon Moron

Le commandant Moron habitait le Souleillal, une belle demeure à flanc de colline.

Après bien des hésitations, il avait préféré prendre sa retraite en Périgord plutôt qu'à Tahiti. Il avait fort apprécié le charme des îles où il avait connu une vahiné. La photo de celle-ci trônait dans son bureau et Geneviève, son épouse, trouvait toute naturelle cette aventure, chez un marin. Si en Chine elle avait pu rejoindre son mari, il ne lui avait pas été possible dans le Pacifique de suivre les escales de l'avis ["Rigault de Genouilly"](#).

De ses voyages dans les mers du Sud, le capitaine de vaisseau Moron, "le Commandant" pour ses amis, avait ramené les souvenirs offerts par les Tahitiens. Il possédait de beaux paréos, (fabriqués à Mulhouse) et les mettait avec plaisir quand il faisait chaud.

Il faisait lourd en cette fin de mois d'août et le Commandant estimait qu'après les orages de la semaine précédente les champignons ne tarderaient pas. Il s'était rendu dans son bois de chênes au sommet de la colline, voir si les girolles, et pourquoi pas les cèpes, étaient sortis. Ou si du moins la terre était fleurie. Il n'avait rien ramassé, pas la moindre petite girolle pour le repas. Il reviendrait demain, et tous les jours matin et soir, car les champignons n'ont pas de propriétaire, ils appartiennent au premier qui les découvre, malgré tout ce que raconte le code forestier. Etre le premier à saisir la pousse, voilà le secret. Le bois des Moron ne dépassait pas les deux hectares, mais sa remarquable productivité était malheureusement bien connue dans un grand voisinage.

Déçu, mais content de sa promenade, Léon Moron sortit du bois et revint sur la route... où l'attendaient deux gendarmes en tournée.

Mettez-vous à la place de Laborderie, gendarme à la résidence de Belvès, cent trente kilos de muscles et surtout de lard, voyant surgir ce petit homme sec, chaussé d'espadrilles d'un bleu délavé, coiffé d'un large chapeau de paille fine, torse nu, les reins ceints d'une étoffe rouge et blanche, apparemment sans rien dessous. D'un gamin, passe, mais d'un adulte, c'était louche.

« Qu'est-ce que vous faites là ? demandèrent d'une seule voix les deux gendarmes. »

Léon leva haut la tête pour devisager les géants, son regard allant de l'un à l'autre, prenant son temps pour franchir la largeur du torse du mastodonte. Son petit sourire ironique ne fut pas apprécié par Laborderie qui reprit à son compte la question :

« On vous a demandé ce que vous fichiez là, vous connaissez le français où il faut que je vous parle en patois ?

— Je le connais un peu, répondit Léon l'érudit, le lettré, (chez lui, les Essais de Montaigne traînaient sur la table de la cuisine,) et je me promène.

— C'est pas une tenue pour se promener dans les ronces, fut-il dit d'une voix de basse rocailleuse, à l'accent sarladais.

— J'en conviens, mais je regarde où je mets les pieds et si je me griffe, cela ne vous fera pas de mal.

— Vous habitez dans le secteur ?

— Par là, répondit Moron, son bras désignant le Septentrion.

— Vos papiers !

— Où voulez-vous que je les mette ?

— C'est bon. On vous suit.

Ils partirent d'un pas martial ; de front, Moron au milieu, ils prenaient toute la largeur de l'étroite route. Laborderie affichait plus de deux fois le poids et le volume du suspect.

Au château d'eau, Suzanne Ollagnon s'immobilisa, muette devant le spectacle.

"Bonjour Suzanne, lança Léon. "

Dans leur jardin, les Calès se figèrent, incapables de saluer leur voisin ; le grand-père, le "sanglier ", ouvrit le bec et ne le referma pas.

" Monsieur Moron entre deux gendarmes !" Cette pensée incongrue restait bloquée dans leur cervelle.

Ainsi, c'était vrai ce que le Commandant leur avait raconté, et maintenant les gendarmes venaient l'arrêter.

Quelques mois plus tôt, deux policiers de la Marine nationale étaient arrivés au Souleillal. Ils avaient décliné leur fonction, montré les documents les accréditant et commencé un interrogatoire en règle. Moron avait vite compris qu'à la Royale on avait rouvert son dossier et que Javert avait retrouvé Jean Valjean, trente ans plus tard.

Moron fut un des premiers officiers de la Marine nationale à avoir rallié de Gaulle, bien avant Muselier. Les marins, dans leur ensemble, étaient de féroces ennemis des Anglais depuis Trafalgar. Un tribunal de guerre de Vichy le condamna à mort pour haute trahison, pendant que de Gaulle le nommait administrateur des biens français au Liban.

C'est à Beyrouth que le grand Charles, se cassant en deux pour se mettre à sa hauteur, lui avait dit, surpris par ce petit Breton : "C'est vous Moron ?"

Inutile de vous dire que les policiers de la Marine avaient été expulsés sans ménagement. De Gaulle, mis au courant, avait envoyé une longue lettre d'amitié à son compagnon.

Devant le bassin, Léon s'arrêta, se retourna, et de son geste toujours large, montra Siorac, la Dordogne et les coteaux de Mouzens, magnifique paysage qui laissa les gendarmes indifférents. Ils s'engagèrent dans la cour, fermée à gauche par les communs, au fond par un pigeonnier et ses dépendances, et à droite par le logis. On quittait le domaine public pour pénétrer dans une chartreuse, un domaine privé ; les gendarmes, hors de leur élément naturel, ne parlaient plus.

Sur le perron devant la porte d'entrée, Léon se trouva à la hauteur de ses gardiens.

Il commanda : "Attendez ici ", et il entra chez lui. Laborderie et son collègue se lançaient des regards inquiets, n'osaient faire la moindre réflexion, se demandant s'ils n'étaient pas allés un peu loin.

Léon Moron revint, sans paréo ni sandales basques, revêtu de son uniforme de la Marine Nationale. S'adressant aux gendarmes au garde-à-vous :

"Capitaine de vaisseau Moron, Président de Tribunal Militaire. Rompez ! "

Les gendarmes saluèrent, et prirent le chemin de la gendarmerie.



[Michel Carcenac](#)

Le Commandant dans son jardin du Souleillal